

de l'école permettaient de croire qu'elle était maintenant assise sur des bases solides et ne pouvait que prospérer davantage dans l'avenir, ensuite il commença la distribution des diplômes et des prix.

Ceux de médecins-vétérinaires à Messieurs A. Letioeq, de Bécancourt; A. Guy, de Saint-Léonard, port Maurice, A. Dauth, du Côteau du lac; V. T. Daubigny fils, de Montréal, L. Pouliot, de Pislet, Ch De Lorimier, de Montréal et Ed Nolin aussi de Montréal.

Ceux de bacheliers en médecine-vétérinaire à MM. V. Pepin, V. T. Daubigny, L. A. D'amour, F. Duclos, H. Mouni, A. Etienne, P. Dumas, T. Leclair, A. Joly, A. Girard, G. Alarie, W. F. Nelson, M. Grothé, Ed. Nolin.

Les prix suivants ont été obtenus.

La médaille offerte par le Colonel Rhodes, ministre de l'Agriculture, par N. T. Daubigny, fils, par excellence en pratique et en chirurgie.

Celle donnée par le directeur de l'école M. Daubigny, par A. Letioeq pour le meilleur examen général

Le prix d'autonomie 3e année par A. Dauth fils du Dr Dauth du Côteau du lac.

Celui pour le meilleur examen sur toutes les matières de 2e année par A. Etienne, de St-Pie.

Et celui pour la chimie, par D. Généreux, de Montréal. élève de 1ère année.

La distribution terminée M. Daubigny, directeur de l'école adressa la parole aux élèves, il démontra la position que l'école s'était acquise et les succès que les élèves gradués remportaient. Ces succès obtenus ne sont pas dûs à l'aide reçu, car dit-il depuis trois années d'existence, nous n'avons reçu que bien peu d'encouragement, à part l'octroi spécial que le gouvernement a accordé pour la dernière session. Il donna ensuite quelques conseils aux nouveaux vétérinaires qui allaient bientôt se lancer dans l'arène de la pratique et leur souhaita tous les succès possibles.

Après M. le directeur, vint M. J. X. Perreault, il commença par retracer l'histoire de l'art vétérinaire dans la province de Québec. Il y a quelques années il n'y avait qu'une seule école vétérinaire et cet établissement était la langue anglaise, ce qui constituait une lacune qui est maintenant disparue puisque nous possédons une école française où nos jeunes Canadiens peuvent venir acquérir des connaissances pour la pratique de l'art-vétérinaire. Il y a un grand pas de fait, mais il reste encore beaucoup à faire, et afin d'arriver au but désiré il faut de l'aide pécuniaire qui jusqu'à aujourd'hui a été bien minime; l'école anglaise reçoit depuis sa fondation, c'est-à-dire à peu près 22 ans, un octroi annuel et élevé du gouvernement local; malgré que les élèves fréquentant l'institution anglaise, viennent soit des Etats-Unis soit des autres provinces, tandis que les cours de l'école vétérinaire Laval de Montréal sont suivis par les élèves venant exclusivement de la province de Québec; il ne serait donc juste que l'école Laval de Montréal, reçoive une somme égale, si non supérieure à celle reçue par le collège anglais, d'autant plus que l'école Laval d'ici a plus d'élèves à elle seule que toutes les autres écoles ensemble.

M. Perreault termina en félicitant les élèves gradués et

leur souhaita à tous bonheur et prospérité, que leurs talents, leurs connaissances, leurs diplômes universitaires leur permettraient d'espérer, surtout dans cette province où on a besoin de vétérinaires instruits et éclairés, une position honorable et que le public saurait reconnaître leur supériorité à tous ceux qui se permettent de donner des soins sans connaissance théoriques et pratiques.

Après quelques paroles de M. A. Guy, président des élèves, la séance se termina.—*Le Monde.*

CAUSERIE AGRICOLE

PROCÉDÉS À SUIVRE POUR LA PLANTATION DES ARBRES ET PARTICULIÈREMENT CEUX À FRUITS.

(Suite)

Ayant démontré la nécessité de replanter les arbres précisément à la même profondeur où ils l'étaient dans la pépinière, et de maintenir le collet toujours rez-de-terre, nous continuons l'examen des autres points qui doivent fixer l'attention des planteurs.

Pour ce qui est du soin à prendre pour ne point mutiler les arbres en les déplantant, il faut *déplanter* et non *arracher*; car on ne doit rompre impunément les racines qui s'opposent à la levée de l'arbre. Il faut, pour bien déplanter un arbre, le cerner à l'entour à une distance proportionnée au développement probable de ses racines, et soulever la terre avec le fer de la bêche, ou mieux encore avec une fourche à trois dents, afin de n'en rompre aucune.

Il faut, en déplantant les arbres, enfoncer la bêche ou la fourche au milieu juste de l'espace qui sépare l'arbre qu'on veut avoir de son voisin, et enfoncer l'instrument assez pour qu'il soit au-dessous des plus longues racines afin de les soulever avec la terre qui les environne. On ne portera la serpette sur aucune de ces parties, si ce n'est pour rendre nette la plaie occasionnée par la rupture d'une racine profonde et pour amputer toutes les parties moisies, malades ou pourries. Tout le reste doit être scrupuleusement ménagé, car la pratique de rafraîchir les racines est tout-à-fait vicieuse.

Nous répèterons que les racines ne peuvent rien transmettre au végétal que par l'extrémité de leurs fibres radicales que la nature a, à cet effet, munie d'un suçoir ou bouche aspirante, et ce sont justement ces suçoirs qu'il faut supprimer de telle sorte que les racines ne peuvent entrer en fonctions que lorsque ces organes sont reformés, et l'arbre languit pendant ce temps. Il faut surtout se garder de supprimer le pivot dans les arbres qui en sont munis. Cette suppression est toujours funeste à l'arbre, et ne doit être pratiquée que dans le cas où on voudrait en faire un nain, car elle nuit à son développement.

Mais s'il était besoin de planter les arbres à racines pivotantes dans un terrain peu profond, ce qui est le cas où l'on retranche le pivot, nous indiquerons plus loin le procédé à suivre en pareil cas, et qui est beaucoup préférable à cette amputation.